

Syliane Malinowski-Charles, *Le moi peut-il disparaître dans un amour «pur» de Dieu? Malebranche, Fénelon et Lamy sur l'amour-propre*

Synopsis

En 1687, Rome condamne la doctrine quiétiste soutenue par Miguel de Molina en alléguant la menace que ce mysticisme absolu représente pour l'autorité de l'Église (les intermédiaires hiérarchiques et les rituels et sacrements ne sont plus nécessaires pour entrer en contact direct avec Dieu), ainsi que pour l'action morale (quoi que fasse le corps, l'âme n'en est pas responsable puisqu'elle ne s'occupe que de son union mystique). Dans la dernière décennie du XVII^e siècle, le débat est rouvert sous la forme d'une querelle sur la possibilité d'un amour « pur » de Dieu, où le moi disparaîtrait totalement. Cette position, soutenue par Fénelon, sera finalement condamnée par le St-Siège en 1699, sous l'influence notamment de Bossuet. Or, Malebranche se trouve entraîné malgré lui dans cette controverse par son ami François Lamy, qui cite son *Traité de morale* en faveur d'un désintéressement absolu. Rédigeant en 1697 un *Traité de l'amour de Dieu* visant à montrer « en quel sens il doit être désintéressé », Malebranche établira des distinctions très fines qui montrent toute l'ambiguïté de l'anthropologie pour un cartésien lecteur de Port-Royal comme il l'est. Le moi est-il irrémédiablement attaché au corps? Peut-il se détacher de sa recherche du plaisir, et du salut personnel? Je montrerai la subtilité de la position de Malebranche qui soutient, d'une part, qu'on ne peut évidemment aimer Dieu si on l'aime à travers notre recherche du plaisir, mais d'autre part que la volonté est aussi, par une essence qui remonte plus loin que sa nature déchue, une recherche du bonheur, de sorte qu'une juste estime de soi fait inéluctablement partie d'un amour désintéressé de Dieu. (Texte intégral dans *Science et Esprit*, vol. 70, janvier-avril 2018, p. 67-80).